Lemieux, Catherine. *Une affection rare*. Montréal : Triptyque, 2018. 213 p.

Anna pourrait être une distante cousine de Chloé, la jeune femme qui, dans *L'écume des jours* de Boris Vian, s'entoure de fleurs non-aquatiques et évite de consommer de l'eau, car un nénuphar grandit dans ses poumons et, peu à peu, l'étouffe. Dans *Une affection rare*, premier roman de Catherine Lemieux, Anna a « des algues aux poumons ». Dans son cas, « rien d'alarmant. Ça arrive à la puberté ». Mais c'est embêtant. Elle doit faire attention à s'adonner à une activité physique. Justement, elle aime passionnément la natation et l'entraînement en piscine est pour elle l'occasion régulière d'évoquer « la blancheur pétillante de l'écume » sur la mer, dont elle a peur mais dont elle admire néanmoins le « miroitement ».

Ainsi, « parmi les filles en fleurs pousse une fille pleine d'algues ». Toutefois, la comparaison avec Chloé s'arrête là. Chez Anna, la maladie, tout orpheline qu'elle soit, n'est pas aussi importante que son amitié avec Sarah, comparse d'école. Le roman examine l'anatomie des relations qu'entretiennent les deux amies, et en conclut que même l'amitié peut mourir. L'« affection rare » n'est pas uniquement une maladie, c'est aussi un sentiment qui bouleverse le quotidien de la narratrice. Et comment ! Sarah pratique le trapèze, est détestée par presque tout le monde au lycée, communique de préférence par la confrontation, est prête à se lancer dans toutes les aventures nocturnes et autres, et accapare l'attention et les émotions d'Anna. Le roman raconte une adolescence, ses révoltes, ses espoirs et ses déboires et déceptions.

Pour donner de l'élan à cette période de la vie impatiente et compliquée, Lemieux emploie un style vif, légèrement ironique, ponctué de mots précis, parfois piquants, au diapason d'une langue jeune. En voici quelques exemples : « Nous travaillons à nous faire passer un maximum d'idées par la tête. A les faire spiraler entre nous. Sarah est une penseuse phénoménale. [...] L'univers en est prodigieusement déformé » ; « Le printemps arrive avec une lenteur de cauchemar. En attendant de faire éclater mes vêtements et de les quitter en trombe, je vis de renaissances amorties » ; « Ma faculté de fascination est en panne. [...] Tout près de Sarah, à grincer des dents. A réduire en poudre les restes de rancœur. A ravalier les vagues d'aigreurs de café non italien ». Ce rythme âpre alterne de manière opportune avec l'emballlement limpide de courts passages transcrivant sans pauses – et sans ponctuation – les entraînements d'Anna à la piscine. Sarah est absente de ces moments ; la nageuse joint alors sa pensée à son corps : « je garde tous les pores ouverts en espérant me dissoudre dans l'odeur de javel je rêve d'un monde où les choses s'accordent acide à l'intérieur acide à l'extérieur » ; « je ne me concentre pas sur le décor

mais sur le début de mes tractions mes bras qui cherchent toujours plus d'eau et toujours moins de détours » ; « la plupart du temps je veux rester dans l'eau rester dans l'effort m'étirer longuement vers quelque chose à dévorer ». Pour la protagoniste, il s'agit bien de se trouver elle-même.

Emma Rouch